

le bon Dieu, et je ferai tous les jours brûler un cierge à l'autel de sa très sainte mère... Mais la petite, faut-il aller la chercher.

—Non ; au moment de la consécration.

—Mais qui donc l'égorgera, ce petit agneau.

—Mais vous, dame Gertrude, qui êtes chargée de me servir le pain et le vin. Vous frapperez au moment où je dirai : Ceci est mon corps et ceci est mon sang.

—Bon, je lui serrerai le gosier pour qu'elle ne crie pas... car, vrai, je suis quelquefois d'une sensibilité !... Et si ma main venait à trembler en enfongant le couteau je lui ferais peut-être trop de mal, à cette mignonne.

—Eh bien ! Philippette, il faut vous préparer, dit l'abbé, en s'adressant à la servente de Zélida.

—C'est drôle... mais ça me fait quelque chose ce... là... devant vous... vous comprenez.

—Des manières ! ricana la veille, as-tu fini !

Et elle eut un haussement d'épaules et un clignement d'yeux d'un canaille à faire frémir un reître ou un soudard.

Mais nos trois personnages furent tout à coup détournés de leurs sinistres apprêts.

Des clameurs épouvantables venaient d'arriver jusque chez eux, en même temps que deux coups de canon déchiraient l'air et qu'une trombe de mitraille allait s'abattre dans le jardin et de fracasser les arbres.

—Sainte Vierge ! c'est la fin du monde ! s'écria Gertrude livide de terreur.

En tombant à genoux devant le christ de cette auteil préparé pour un horrible holocauste :

—Grâces, Seigneur ? beugla-t-elle, pardon, mon doux Jésus ! Sainte Vierge ! écartez de ma tête le tonnerre de votre fils.

—Vielle folle ! cria l'abbé qui la releva d'un geste violent. Ne voyez-vous pas que c'est la troupe du roi qui tire sur l'Émeu.

Mais en ce moment des bruissements formidables, des cris déchirants, les secousses de vastes écroulements, arrivèrent jusqu'à ce trio d'assassins et les glacèrent d'épouvante.

—C'est notre fortune qui s'engloutit ! lamenta la veille folle de rage et de peur.

—Peut-être, dit l'abbé devenu sombre mais résolu.

—Quoi ! vous auriez le moyen de sauver notre vie et...

—Eh ! de notre maître, répondit brièvement l'abbé. Attendez-moi là ; je reviens.

Et il disparut dans le tournant de l'escalier.

CHAPITRE XLIX

Le passage souterrain.

Est-ce que le soleil serait démocrate ?

On a remarqué que les grandes dates révolutionnaires coïncident avec la saison des grandes chaleurs.

C'est le 14 juillet 1789 que le peuple parisien prit la Bastille.

C'est le 10 août 1792 qu'il attaqua et vainquit la monarchie aux Tuileries.

C'est encore en juillet 1830 que fut renversé le royaume de droit divin.

C'est en août 1638 qu'eut lieu à Rouen la grande insurrection des Nu-Pieds.

Chacun de ces mouvements populaires a eu son chant de guerre.

Veillons au salut de l'empire, le Ça ira, le Chant du épard, départ, la Marseillaise, hymnes d'un souffle ardent, sombre, terrible ou puissant, marquent le lyrique enthousiasme de la première révolution.

1830, vit la *Parisienne* de Casimir Delavigne.

En 1818, retentit le *Chant des Girondins*.

De toutes ces inspirations lyriques, créées par les circonstances, une seule est restée, puissante, profonde, grande comme l'époque qui la vit surgir, éternelle comme les idées et les sentiments qu'elle consacre : la Marseillaise, devenue notre chant national.

Les Nu-Pieds, eut aussi, s'élançèrent au combat en chantant leur hymne insurrectionnel, mélodie amère qui disait leurs misères, leurs malheurs et leur sombre révolte.

C'est Du Cantel qui avait été le Tyrtée inspiré de cette époque : il était le chef par l'idée et par le bras, tenant avec autant de force, de passion et d'héroïsme, la lyre et l'épée !

En même temps que la mousqueterie et les arquebuses retentissaient dans la rue de la Prison, que les boulets et la mitraille battaient en brèche l'hôtel de la recette générale, la voix du canon était couverte par le chant des Nu-Pieds que des milliers de poitrines faisaient gronder comme un tonnerre.

Letellier de Tourneville, assiégé par une foule furieuse ramené enfin brusquement au sentiment de la réalité par les bruits formidables de cette attaque, sentait autour de lui tout s'ébranler, tout s'écrouler. Voyant ses serviteurs, affolés, ses soldats fanchés par le fer des assaillants ; entendant les cris de rage ou de désespoir de ses serviteurs, il eut un éclair de raison, et le sentiment du péril qu'il courait l'étreignit tout à coup. Ils s'éveilla comme d'un rêve étrange, semblable au voyageur endormi qui, tout à coup, se sent rouler dans une abîme au bord duquel il s'était couché.

Une sorte de stupeur l'avait saisi.

Il n'était pas préparé à ce désastre ; son âme désemparée était saisie de vertige. Il avait conscience du danger mais n'avait aucune présence d'esprit pour réfléchir à un moyen de salut.

C'est avec un éffarement stupide, une épouvante indicible qu'il entendait, livide, claquant des dents, ce chant des Nu-Pieds, auquel se mêlait par intervalles le fracas de l'artillerie :

Mon cher pays, tu n'en peux plus
Que t'a servi d'être fidèle ?
Pour tant de services rendus.
On te veut baïllet la gabelle.
Est-ce le loyer attendu
Pour avoir si bien défendu,
La couronne des rois de France,
Et pour avoir, par tant de fois,
Remis leur lys en assurance,
Malgré l'espagnol et l'Anglais ?

Ce chant, malgré sa forme un peu naïve, ne manquait pas de hardiesse, et les circonstances lui donnaient une